

CINEMA



LIBÉRATION
MERCREDI 23 OCTOBRE 2013

SERRA, VAMPIRE DES SENS

CROCS Rencontre avec le furieux cinéaste catalan Albert Serra, auteur d'«Histoire de ma mort», où Casanova se fait sucer par Dracula.

SERRA, VAMPIRE DES SENS

HISTOIRE DE MA MORT d'ALBERT SERRA

avec Vicenç Altaïó i Morral, Lluís Serrat Masanellas, Noelia Rodenas... 2h28.

Albert Serra est né en 1975 à Banyoles (Catalogne), fils unique d'une famille petite bourgeoise dont le père est distributeur en charcuterie et la mère couturière. «Ma famille est d'origine paysanne, chez moi personne n'a jamais lu un livre.» En 1993, «pour être libre», le jeune Albert part à Barcelone pour y suivre à l'université des cours de littérature espagnole. «Pour prolonger ce doux état d'étudiant, j'ai fait deux ans d'histoire de l'art.» Et pas d'école de cinéma ? «Pourquoi faire ? Est-ce qu'il y a des écoles de rock'n'roll ?»

Ecce homme

Jaillissant de l'ascenseur d'un petit hôtel du quartier de République à Paris, le jeune homme (37 ans, mais en paraissant dix de moins) a tous

les arguments et les accessoires pour figurer à la une de Foufou Magazine : costard anthracite ajusté, groles anglaises parfaitement entretenues, barbouze tendance (trois jours mais pas plus) et lunettes noires, alors qu'il ne fait pas grand soleil. L'autre surprise qui déjoue tous les clichés du créateur cramé de l'intérieur, le type est très drôle, même en français qu'il parle parfaitement, sans, dit-il, l'avoir jamais appris à l'école. Pour preuve de cet humour un peu détraqué, il est conseillé de se ruer sur le site officiel du festival de Locarno où Serra a commenté son léopard d'or obtenu en août pour *Histoire de ma mort*. On en apprend de belles à l'occasion d'une étonnante auto-interview : après s'être félicité chaleureusement d'avoir gagné, Serra nous informe qu'il est déjà venu à Locarno, mais en stop, en 1994 pour y voir *Exotica*, d'Atom Egoyan, «qu'[il] n'[a] pas aimé». On note aussi qu'*Histoire de ma mort* est «une variation sur l'injustice de la beauté et la beauté de l'injustice». Foutage de gueule ? Peut-être, surtout quand, dans le même entretien, on découvre la manière dont le cinéaste aurait

choisi l'acteur devant jouer Casanova, Vicenç Altaïó i Morral «parce qu'il avait une grosse bite. Lors du casting, il s'est mis à poil comme le font tous ceux qui ont une grosse bite - Errol Flynn, Clint Eastwood, je crois -, pour humilier les autres».

Flash-back

La toute première fois que l'on prit connaissance de Serra, c'était à Cannes en 2006. *Honor de Cavalleria* était présenté à la Quinzaine des réalisateurs, sur le tard du festival, et, la fatigue aidant, aucun critique de la *dreamteam* Libé, réputée pourtant pour son abnégation, n'avait eu l'énergie suffisante pour se fader une relecture en temps réel du *Don Quichotte* de Cervantès. C'est donc la gloire de l'attachée de presse de la Quinzaine que d'avoir insisté au-delà du lourdement pour qu'on y jette un oeil, quand même. Bien nous en a pris, on venait de rencontrer un auteur assurément, original - c'est rien de le dire - qui avait osé et réussi une interprétation désinvolte et juvénile d'une vache sacrée de la littérature mondiale. Autant dire que son deuxième film était guetté au tournant de

L'argent

Honor de Cavalleria aurait, dit la légende, coûté 300 euros. Ce qui a tout l'air d'un gag. Sauf que pas tout à fait. Si Serra perdure et persiste, c'est aussi parce qu'il a fomenté un système de production particulier : «J'ai rencontré un mécène, un industriel, l'homme le plus riche de ma région, Lluís Coromina. Il est né le même jour que moi, le 9 octobre, mais vingt ans plus tôt. C'est plus facile d'aller voir un millionnaire que des producteurs. Généralement, ce sont des

gens qui ne font rien avec goût. Lluís Coromina, même dans ses affaires, a une façon non académique de procéder. Pour ce qui est du goût, j'ai découvert que son film préféré est *Troie*, de Wolfgang Petersen. Je pense que ce n'est pas seulement pour des raisons cinéphiliques qu'il adore regarder Brad Pitt en mini-jupe.» C'est donc le fidèle Lluís qui a financé en grande partie *Histoire de ma mort*.

Méthodes

Catalogne forever, Serra ne va jamais chercher bien loin ses acteurs. Vicenç Altaïó i Morral, outre son atout majeur..., est poète, écrivain et ex-directeur du centre d'art Santa Mònica à Barcelone. «C'est un vieil ami, je l'ai choisi à cause de son visage, son profil.» Pour le personnage de Dracula, Serra confie que «ça s'est fait un peu plus par hasard». «Il y avait un premier acteur, mais il était trop fou, trop saoul, tout le temps. Il est tombé malade, on l'a emmené à l'hôpital. En sortant, Bèrta Huertas, un autre ami, essaie une perruque comme ça, pour rire. Bèrta je me dis : "C'est lui, c'est Dracula, un mélange shakespearien de prêtres orthodoxe, façon Raspoutine, et de

seigneur du Moyen Age, très proche de l'empereur Vlad qui a donné naissance à la légende de Dracula.» Les deux actrices du film ont été recrutées à peu près dans les mêmes conditions de voisinage, l'une avait déjà incarné la Vierge dans le *Chant des oiseaux*, l'autre a été approchée dans un bar de Banyoles. Quant à Lluís Serrat, le Sancho Pança de *Honor...* et ici le serviteur de Casanova, Serra confie : «Il vient d'un autre monde, c'est un très pur, c'est mon alter ego d'innocence, témoin et symbole de mes films.»

Casanova, le film

C'est un producteur roumain qui propose à Serra de tourner un film en couleurs sur Dracula : «Je me dis pourquoi pas, bien que ni le personnage ni l'histoire ne m'intéressaient. En même temps, je lisais les Mémoires de Casanova. Je ne voyais pas le rapport entre les deux, mais j'ai eu envie de les présenter l'un à l'autre. Bref, faire quelque chose d'artificiel, une vraie fantaisie.» De fait, la rencontre est pour le moins surréelle. Se contrefoutant royalement de la vraisemblance, l'affaire commence dans un château français et se conclut dans une ferme «quelque part au sud des Carpates».

La désorientation n'est pas seulement géographique. Outre que Serra se permet d'interpréter à sa façon la biographie du fameux Vénitien et de son époque (invention plaisante mais totalement invérifiable d'un Vivaldi pédophile), il charge son héros de quelques manies domestiques aussi exaspérantes qu'intrigantes : le fait que Casanova parle toujours la bouche pleine en croquant frénétiquement une grenade, ou sa propension au fou rire quand il baise et chie (parfois en même temps). Du côté de Dracula, outre une infernale choucroute occipitale, l'homme se résume à un cri à réveiller les plus assoupis des spectateurs. De fait, Serra, comme précédemment, prend tout son temps, jusqu'à parfois faire joujou avec notre impatience, notamment dans des scènes nocturnes où il est bien difficile de

distinguer, surtout à la bougie, où il veut en venir. Peut-être nulle part, la logique narrative classique n'étant pas le genre de la maison et n'ayant aucune nécessité dans un projet porté bien davantage sur la rêverie, fût-elle cauchemardesque, et la poésie. Sans qu'on sache s'il pratique l'autodérision, Serra, quand on lui demande de résumer, évoque «le combat des Lumières du XVIII^e contre les ténèbres du XIX^e».

Making of

Avant. «J'ai écrit en cinq jours, à raison de six ou sept heures de travail quotidiennes. Quand j'écris, j'écoute toujours la même chanson sous casque, mille fois de suite, ça me met dans un trip. Pendant "Casanova", c'était If You Could Read My Mind, par Johnny Cash.»

Pendant. «On me parle beaucoup d'inspiration picturale à propos d'*Histoire de ma mort*. C'est peut-être vrai, mais ce n'est pas conscient dans mon travail. Le Caravage ? Peut-être, mais c'est un hasard. Ce qui me soucie sur le tournage, c'est de garder une liberté totale et chaotique dans la composition. Je travaille avec deux ou trois caméras qui tournent en même temps. Bien sûr qu'à l'arrivée il y a des choses parfaites et imparfaites, mais ça me convient. Sur le tournage, souvent, classiquement, les acteurs et les techniciens me demandent : "Qu'est-ce qu'on fait ?" La plupart du temps, je ne réponds pas, je ne veux pas entrer dans cet académisme-là aussi. De même, j'avais commencé à tourner au format 4:3 et, en cours de route, j'ai décidé qu'on projeterait le film en scope, mais je n'ai rien dit à personne et surtout pas au chef op.»

Après. «J'ai fait le montage moi-même à partir de 440 heures de rushes. Pour une fois, je suis parti des dialogues, ceux écrits et ceux improvisés, et j'ai reconstruit les scènes de manière libre, empruntant des fragments sans ordre chronologique, des réponses qui ne coïncidaient pas forcément avec les questions. Tout mon film doit être compris comme étant une performance, quelque chose qui n'a jamais été prémédité. Je n'ai pas cessé d'ap-

précier sur l'exagération pour contrarier le naturalisme. Bien sûr, il y a un contenu mystique et philosophique dans le film, mais ça n'est pas écrit. Ce sont comme des fruits qui tombent d'un arbre. Tout ça m'a quand même pris un an et demi... C'est très dur. La possibilité combinatoire est infinie, c'est difficile d'être sûr, on s'arrête souvent par saturation.»

La suite

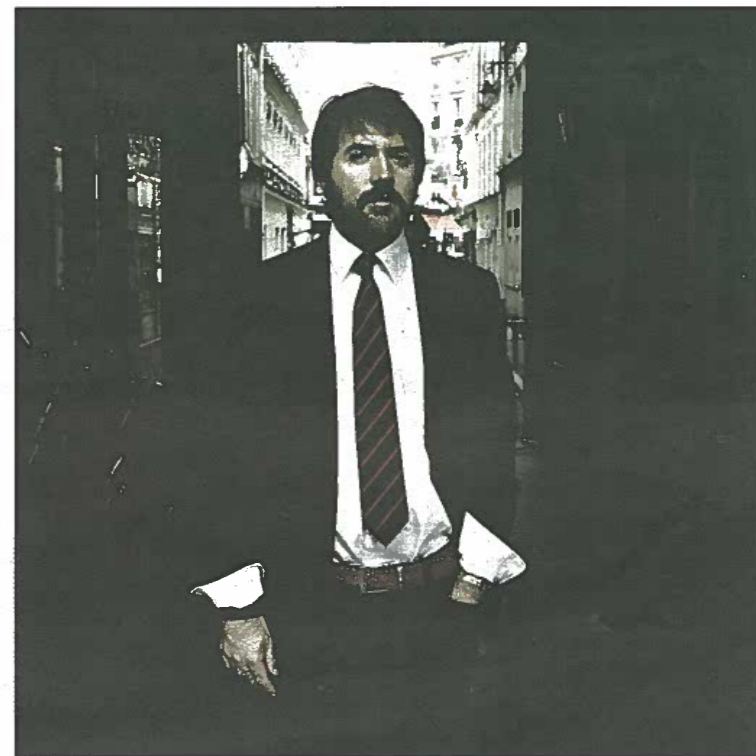
Il semblerait que Serra veuille laisser tomber les évocations historiques et les films en costumes. Ce jour-là, il parle d'un projet de long métrage sur l'art contemporain.

«C'est un monde plein d'argent et de confusion. Qu'est-ce qui est bien ? Qu'est-ce qui est horrible ? J'essaierai sur ce sujet d'être à nouveau innocent, ce qui m'est très facile. En même temps, maintenant je me sens obligé de le faire puisque j'en ai parlé.»

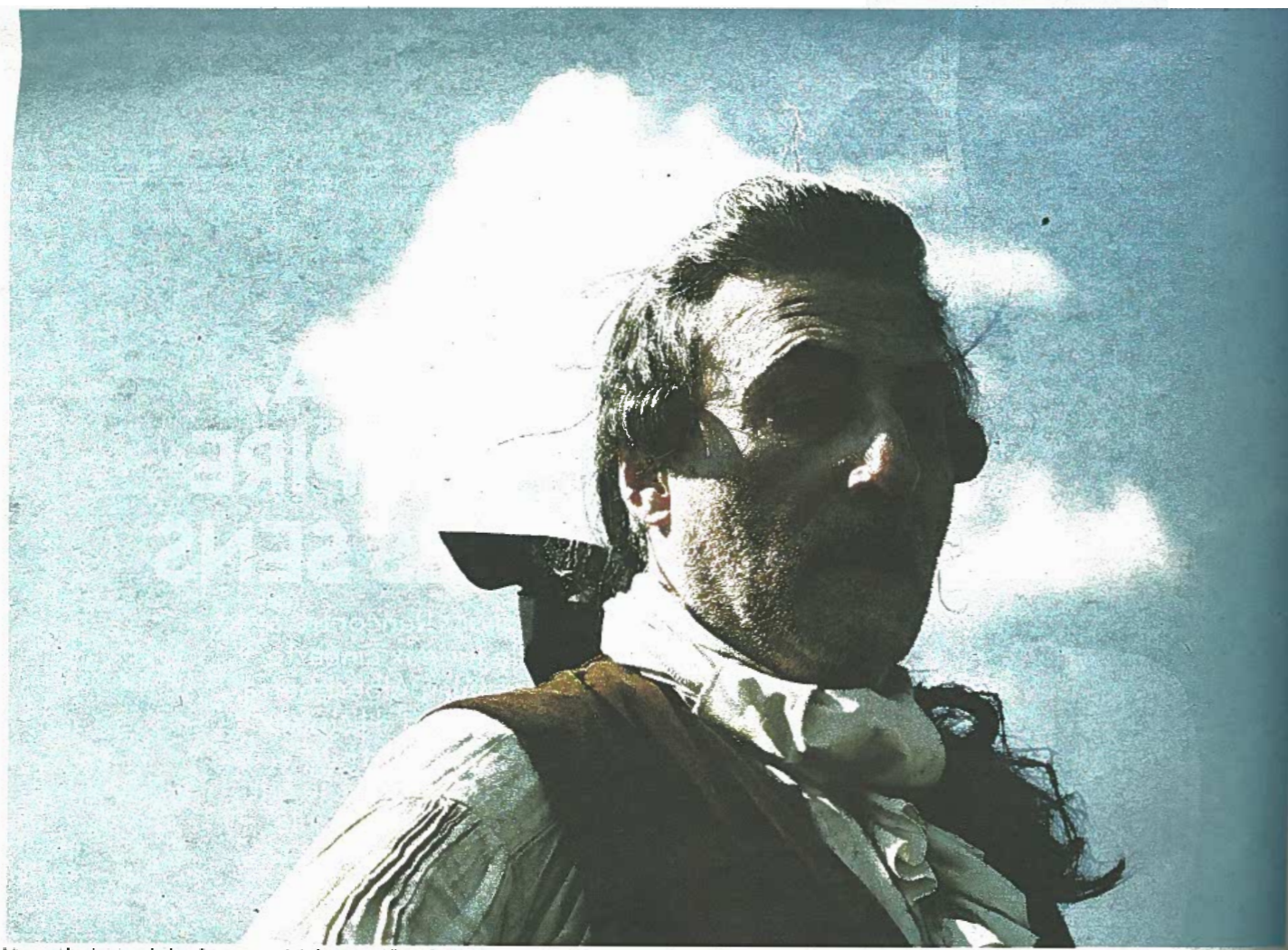
Epilogue

Une heure après notre rencontre, Serra nous expédiait par mail une citation de Dalí sur l'acteur comique du cinéma muet, Harry Langdon : «Au-delà même de la musique, Harry Langdon peut aujourd'hui m'émouvoir plus que tout. En raison de sa VIE INVOLON-

TAIRE, comme celle d'une goutte d'eau. Harry Langdon est une petite chose qui bouge encore plus inconsciemment que les petits animaux. Quand il a déjà souri, il ne s'est toujours pas rendu compte de ce qui s'est passé, et il ne s'en rendra jamais compte. Harry est la vie élémentaire, purement organique. Il vit au-delà de l'existence de ses propres gestes, au-delà même des animaux de Miró ; son visage se ride, soudain il se déplace, soudain il s'assoit ; absence absolue de volonté. Il bouge comme s'ouvrent les cosses de haricots, toutes seules.» BRUNO ICHER et GÉRARD LEFORT



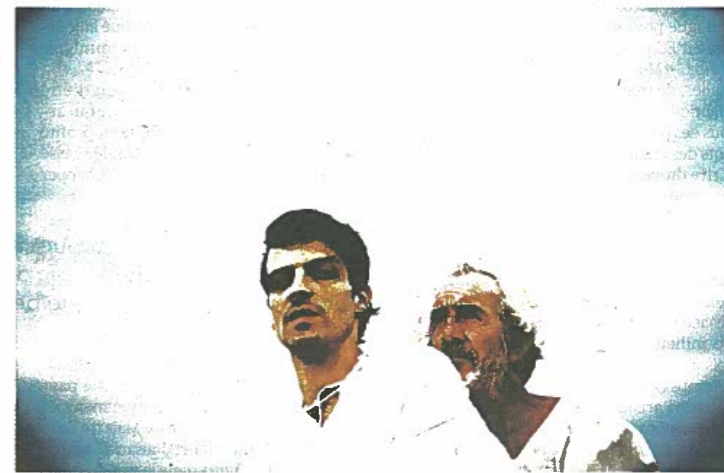
Albert Serra, le 1^{er} octobre, à Paris. PHOTO BRUNO CHAROY



Vicenç Altaïó i Morral, alias Casanova, a été choisi par Albert Serra «parce qu'il avait une grosse bite». Ce qui s'appelle avoir la gaule de l'emploi.



Le Chant des oiseaux (2008), road-movie avec Melchior, Balthazar et Gaspard.



Honor de Cavalleria (2006), relecture désinvolte de Don Quichotte. PHOTOS CAPRICCI FILMS